

Ernest le conteur

Dans une ferme isolée du terrefort vers chez nous, vivait Ernest, qui était paysan et aussi conteur à ses heures. Il allait souvent chez les un ou chez les autres pour raconter les histoires le soir à la veillée ou à l'occasion de fêtes de famille ou de village. Il partait toujours avec sa lampe tempête pour s'éclairer sur les chemins caillouteux et son vieil accordéon diatonique.

Sa femme Léontine en prenait son parti, bien entendu, mais quelques fois elle en avait un peu assez et elle lui disait qu'il perdait son temps avec ses sornettes et qu'il ferait mieux de travailler. Mais bon il ne faisait pas de mal, et souvent elle l'accompagnait.

Lui, il était toujours à l'affût de la dernière histoire pour pouvoir la raconter ensuite. C'est bien simple quand on arrivait chez lui, après les salutations d'usage il disait toujours : *ànen, conta m'en una* (1).

A cette époque, nombreuses étaient les personnes qui travaillaient à la journée, des saisonniers qui se louaient dans les fermes pour accomplir les travaux. Ils allaient de village en village, de ferme en ferme gagner leur vie très modestement. Ces saisonniers avaient souvent leur circuit et revenaient régulièrement dans les mêmes fermes pour les mêmes travaux au même moment de l'année.

Quelques fois pour aller d'un endroit à un autre, il fallait accomplir de nombreux kilomètres et donc faire des étapes pour se reposer et trouver éventuellement à manger. On trouvait donc souvent dans les fermes des propriétaires acceptant de recevoir ces saisonniers qui pouvaient faire une pause, se restaurer, se reposer, avant de rejoindre un nouveau lieu de travail. C'était en général des saisonniers connus qui passaient presque toujours sur les mêmes chemins, qui s'arrêtaient presque toujours dans les mêmes lieux.

Chez Ernest et Léontine, c'était un de ces lieux où la porte était toujours ouverte et où le saisonnier savait qu'il trouverait un accueil certes modeste, mais chaleureux. Pour Léontine, même s'il n'y avait eu qu'un seul œuf pour manger, il aurait été partagé.

Et c'est donc un soir de septembre après avoir *récapté* (2) les bêtes, au moment de se mettre à table, que plusieurs coups sont frappés à la porte qui du reste était juste poussée :

- Entre, *dintra* (3) qu'il dit Ernest pensant s'adresser à quelqu'un de connu, tu arrives juste quand il faut, on allait souper.
- Bonsoir, j'ai encore beaucoup de route à faire, et si vous pouviez m'accorder l'hospitalité pour la nuit, je pourrais me reposer et partir demain matin pour continuer ma route.

Et Ernest et Léontine découvrent un homme bien propre sur lui, bien mis, *encarabatat de pertot, lé melonet sul cap* (4), qui n'avait pas l'air d'un saisonnier, enfin quelqu'un qu'ils ne connaissaient pas et qui visiblement n'était pas d'ici.

- Entrez donc, il y en avait pour deux, il y en aura bien pour trois.

Et donc l'étranger s'installe après les avoir remerciés. Le repas commence et au bout d'un moment bien sûr, Ernest pose la question rituelle dans la maison :

- Vous venez de loin et vous devez sûrement connaître des histoires de toutes les régions traversées ?
- Allons Ernest, tu vois que le Monsieur est fatigué laisse le manger et puis il pourra se reposer.
- Mais non votre soupe m'a fait du bien et des histoires j'en connais de nombreuses et si vous le voulez, je veux bien vous en raconter.
- Si on le veut, bien sûr qu'on ne demande que cela. Léontine va chercher une bouteille de vin, et du bon.

Le repas, le bon vin, Léontine est allée chercher une autre bouteille, pensez si la langue était déliée et si les histoires se succédaient. Une qui en avait un peu assez c'était Léontine qui commençait à *romeguer* (5) dans son coin et qui finalement est allé au lit en disant que demain il fallait se lever tôt et qu'il y avait du travail, et que Ernest ferait bien d'aller se coucher, et que, et que..., et que rien n'y a fait mon pauvre. Et que l'étranger était intarissable et que le Ernest était aux anges.

Surtout qu'après le café, il avait sorti une eau de vie de prune, de l'eau de Lourdes comme il disait, je ne vous dis pas. Ernest disait toujours quand il en buvait *mé sembla que le pichon jésus se me passa per le ganitel* (6), il lui semblait que le petit jésus lui passait par la gorge. C'est dire si elle était bonne sa gnirole.

Vers une heure du matin, l'étranger tout ragaillardi, par le repas et par les bons coups, dit à Ernest qu'il ne va pas abuser plus longtemps de son hospitalité, et comme la nuit est belle et qu'il fait très beau, il va continuer son chemin après avoir remercié son hôte et sa femme. Ernest qui pour les mêmes raisons n'a pas non plus sommeil, décide d'accompagner le voyageur un moment sur le chemin qui va vers la ville.

- Mais qui es-tu finalement, demande t'il au bout d'un moment ?
- Écoute, je vais te dire mon secret mais ne le répète à personne. En vérité je suis un renard et si tu le désires je peux aussi te transformer en renard pour que nous allions faire une virée dans quelque poulailler du coin.
- D'accord, dit Ernest que l'alcool avait transporté sur une autre planète, on va s'amuser un peu.

Et les voilà partis nos deux renards dans la campagne à la recherche d'un bon festin. Et ils se retrouvent rapidement devant le poulailler qui était le plus proche... celui d'Ernest et de Léontine, bien sûr.

- Mais je ne suis pas d'accord dit le renard Ernest, c'est mon poulailler, je sais qu'elles sont bonnes mes poules mais quand même !
- Écoute tu es un renard maintenant, et de toute façon tu ne reprendras ton allure d'homme que quand un chasseur me tuera, alors autant en profiter parce que je souhaite vivre le plus longtemps possible.

Deux oies magnifiques sont passées de vie à trépas.

A la pointe du jour, notre Ernest a été tiré de son sommeil par des cris et des vociférations. Et il s'est réveillé sous le grand chêne des quatre chemins avec un mal aux cheveux terrible. Après quelques secondes de repérage et d'orientation, il s'est dirigé au plus vite vers sa maison d'où venaient les cris. Sa maison et son comité d'accueil ... Léontine !

- A te voilà toi, espèce de fainéant, ivrogne, sac à vin, bon à rien... ou étais-tu, tu es parti avec l'autre, tu es allé jusqu'à la ville voir les filles peut-être. Et pendant ce temps deux renards sont venus dans notre poulailler. Deux oies rien que ça. Regarde le sang par terre et les plumes éparpillées. Heureusement que le voisin a entendu mes cris et que d'un coup de fusil il a tué un des deux renards, si non ils égorgeaient toute la basse-cour.

Alors là notre conteur, il ne fait pas le fier. Il tremble de tous ses membres et il sue à grosses gouttes. S'est-il endormi au bord du chemin après avoir raccompagné l'étranger et a-t-il rêvé toute cette histoire ? Ou bien a-t-il été très très proche de la mort comme le renard qui est étendu par terre à ses pieds ?

Ernest n'a jamais rien dit à personne, mais longtemps, très longtemps il y a pensé à cette aventure. Tous les jours il y a pensé sans oser chercher, trouver, apporter de réponse. Je crois même que s'il n'était pas mort aujourd'hui, je le crois vraiment, il y penserait encore.

E cric e crac mon conto es acabat !

(1) *ànen, conta m'en una* : allez racontes m'en une

(2) *récapté* : se dit quand tout est rangé, fini, propre. Dans ce cas, la traite avait été faite, la litière était propre, la journée était bien finie et l'on pouvait se mettre à table pour un repas bien mérité.

(3) *dintra* : rentre

(2) *encarabatat de pertot, lé mélonet sul cap* : avec une cravate, le petit chapeau melon sur la tête

(3) *romeguer* : rouspéter, raler

(4) *mé sembla que le pichon jésus se me passa per le ganitel* : il me semble que le petit Jésus me passe dans la gorge. Mon père employait cette expression quand il buvait un bon vin ou quand nous faisons un bon repas, chose qui arrivait souvent, tant ma grand-mère était bonne cuisinière. Ma mère, ma femme et mes filles perpétuent cette tradition pour le plaisir de tous.

Montgauzy le 23 octobre 2002

30 août 2006

03 septembre 2006

août 2012